

Un aspect commun à toutes ces apparitions de conflit entre des élèves et moi, depuis bientôt vingt-cinq ans que j'enseigne le métier de mathématicien, est une forte **ambivalence**. Dans tous ces cas sans exception, l'antagonisme se manifeste après-coup, insidieusement souvent, dans une relation de sympathie qui, elle, ne peut faire l'objet d'aucun doute. Je puis même dire qu'en tous ces cas, comme en bien d'autres aussi ou une composante franchement antagoniste ne s'est pas manifestée, ma personne a exercé et exerce encore une forte attirance. C'est sûrement la force même de cette attirance qui alimente aussi la force de l'antagonisme et assure sa continuité. Il en est encore ainsi, sûrement, dans les cas où l'antagonisme prend la forme d'une antipathie violente, d'un rejet outragé ; comme aussi dans tel autre cas, à l'extrême opposé, où sous le pavillon de rigueur d'un amical respect s'exprime (quand l'occasion est bonne) une affectation de dédain désinvolte et délicatement dosé. . .

De telles situations d'ambivalence, à vrai dire, ne sont pas particulières à ma relation à certains de mes élèves ou ex-élèves. En fait, elles ont abondé à travers toute ma vie d'adulte, depuis au moins l'âge de trente ans (c'est-à-dire depuis la mort de ma mère). Il en a été ainsi aussi bien dans ma vie sentimentale ou conjugale, que dans ma relation aux hommes et, plus précisément, à des hommes surtout qui sont nettement plus jeunes que moi. J'ai fini par comprendre que quelque chose en moi, d'inné ou acquis je ne saurais trop le dire, semble me prédisposer pour faire figure paternelle. J'ai, faut-il croire, la carrure idéale et les vibrations propices qui font le père d'adoption parfait ! Il faut dire que le rôle de Père me va comme un gant - comme s'il avait été

cet élève. Cela l'a mis dans une situation délicate, par les temps qui courent où ce n'est pas si évident de trouver un "patron", surtout quand le sujet est déjà choisi. Chez l'autre élève, frustré dans ses légitimes attentes, l'antagonisme a pris une forme analogue. J'étais ressenti comme le "mandarin" tyrannique, qui ne saurait tolérer de contradiction de la part de ceux (élèves ou collègues de moindre rang) qu'il considère comme ses subordonnés.

Une telle "attitude de classe" ne s'est jamais manifestée, si peu que ce soit, au cours de la relation à mes élèves de la première période. La raison évidente, c'est que dans la conjoncture d'avant 1970, il ne faisait aucun doute que l'élève, une fois sa thèse passée, aurait un poste de maître de conférences, et jouirait donc d'un statut social identique au mien, celui de "professeur d'université". Chiffres loquaces : les onze élèves qui ont commencé à travailler avec moi avant 1970 ont eu des postes de maîtres de conférences dès achèvement de leur travail, alors qu'aucun des quelque vingt élèves qui ont travaillé peu ou prou sous ma direction n'a eu accès à un tel poste. Il est vrai que deux seulement d'entre eux ont été assez motivés pour faire une thèse de doctorat d'état (d'ailleurs excellente pour l'un et pour l'autre).

Ce n'est donc pas chose étonnante si dans cette deuxième période, certaines ambivalences (dont l'origine profonde restait occultée) ont pris la forme d'un antagonisme de classe, de la méfiance (présentée et ressentie comme "viscérale") vis-à-vis du "patron". Pour un de ceux qui avaient peu ou prou fait figure d'élève, des relations amicales se sont poursuivies pendant une dizaine d'années sans épisode d'apparence antagoniste, et pourtant marquées par cette même ambiguïté, s'exprimant par une attitude de méfiance, tenue "en réserve" derrière une sympathie manifeste. Je n'ai à vrai dire jamais été dupe de cette "méfiance" de commande, qui m'est apparue surtout comme une raison que cet ami croit bon de se donner pour ne pas se hasarder hors du domaine bien délimité qu'il a choisi comme le sien, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie tout court - chose qu'il est libre de faire pourtant sans que personne (sauf tout au plus lui-même !) lui demande des comptes. . .

Ces trois cas sont d'ailleurs les seuls, dans toute mon expérience d'enseignant, où une certaine ambivalence dans la relation entre un élève (ou quelqu'un qui peu ou prou fasse figure d'élève) et moi se soit exprimée par une "attitude de classe". Une telle attitude apparaît particulièrement ambiguë quand elle se manifeste entre collègues au sein d'un "corps" universitaire où ils jouissent l'un et l'autre de privilèges exorbitants en comparaison de la situation du commun des mortels, privilèges qui font apparaître les différences de rang (et de salaires) comme relativement insignifiants. J'ai remarqué d'ailleurs que ces attitudes disparaissent comme par enchantement (et pour cause !), dès que l'intéressé se voit promu lui-même à la situation dont la veille encore il faisait grief à autrui.

Je décèle d'ailleurs une ambiguïté similaire dans la plupart, sinon toutes, les situations de conflit dont j'ai pu être témoin à l'intérieur du monde mathématique (et souvent aussi en dehors). Ceux qui sont "casés", que leur rang corresponde ou non à leurs attentes (justifiées ou non), jouissent de privilèges assez inouïs, qu'aucune autre profession ou carrière ne peut offrir. Ceux qui ne sont pas casés aspirent à la même sécurité et aux mêmes privilèges (ce qui ne les empêche pas nécessairement de s'intéresser aux maths elles-mêmes, et de faire parfois de belles choses). Par les temps qui courent où la concurrence est serrée pour se caser et où le non-casé est souvent traité en traîne-savates : j'ai plus d'une fois senti la connivence entre celui qui se plaît à humilier, et celui qui est humilié - et qui avale et s'écrase. Le véritable objet de son amertume et de son animosité n'est pas celui qui a fait usage d'un pouvoir, mais n'est nul autre que **lui-même**, qui s'est écrasé et qui a investi l'autre de ce pouvoir dont il use à plaisir. Celui qui se plaît à humilier est celui aussi qui prend sa revanche et compense (sans jamais l'effacer. . .) une longue humiliation subie et depuis longtemps enfouie et oubliée. Et celui qui acquiesce à sa propre humiliation est son frère et émule, qui secrètement l'envie et dans l'amertume enfouit et l'humiliation, et l'humble message sur lui-même qu'elle lui porte.